

LES ROUTES DU COLPORTEUR JEAN-JOSEPH ESMIEU

À l'âge de onze ans, en 1773, Jean-Joseph Esmieu, fils benjamin d'un « ménager » – un paysan propriétaire de ses terres – de Méolans, dans la basse vallée de l'Ubaye, décide de quitter sa famille, prépare avec soin son départ et, tout seul, va à Marseille découvrir un autre monde que sa vallée natale de Barcelonnette.

Là il se place, il gagne sa vie, il apprend. Douze années de petits métiers modestes, puis plus honorables, reflets des activités de la grande ville : simple aide puis enfin apprenti chez un boulanger de la porte de Rome, mais aussi élève chirurgien, apprenti chez un maître cartier, garçon poissonnier. Il manque même de s'embarquer pour les Antilles y vendre de la pacotille. Il a vingt ans passés quand il trouve enfin son métier : il sera marchand colporteur. À la foire de Toulon il rencontre un marchand forain nommé Rainaud (sans doute lui aussi un Valéian), qui accepte de le prendre sous son patronage, de le former, de financer sa première tournée.

Dès lors, pendant une douzaine d'années, Esmieu fait le commerce à dos (quand les affaires marchent, il est quand même accompagné d'un mulet). Il vend des tissus fins, dentelles, bibelots. Il *roule* à travers la Provence, d'Aix à Grasse, du Verdon à la côte des Maures, avec comme aires préférées le pays toulonnais, les bassins du Gapeau et de l'Argens.

Un des souvenirs majeurs de sa vie, c'est, dans une auberge de Solliès, au printemps 1793, de s'être fait voler une caisse de dentelles, le plus précieux de son chargement. Laissant tout, il part à la poursuite de son voleur, le suit à la trace et réussit enfin à le rattraper dans le Luberon. La course au voleur

puis sa poursuite devant le tribunal criminel l'occupent pendant deux années – 1793, 1794 – qui sont cruciales dans l'histoire de Toulon et de la Révolution. Mais Esmieu les traverse comme indifférent aux péripéties politiques, soucieux seulement de retrouver son voleur et lui-même de rester en vie.

Le colportage remplit une douzaine d'années de la vie d'Esmieu, après quoi il a assez de capital pour s'associer – toujours à un Valéian, un autre sieur Reynaud – et ouvrir avec un lui à Hyères un commerce sédentaire de tissus et bonneterie.

Esmieu commence à songer au mariage – il approche des 40 ans. Il a été présenté à la fille d'un feu notaire de Cogolin, qu'il épouse. Elle lui donnera trois garçons et une fille. Il a 58 ans quand, pour augmenter ses ressources devant l'effondrement des cours du coton et les charges familiales, il reprend, en plus de son commerce sédentaire, un commerce à dos, dans les Maures à l'époque de la récolte des châtaignes. Une nouvelle fois il est cambriolé. Une nouvelle fois il part à la poursuite de ses voleurs, mais sans succès. Il n'a plus la force de ses trente ans : sa famille vient le récupérer et le ramène d'autorité à la maison.

Esmieu est âgé de 61 ans. Il prend un cahier de papier et, en 66 pages d'une écriture fine, dans un récit un peu désordonné mais pratiquement sans rature, il écrit « l'abrégé de [sa] vie passée ». Il meurt à Cogolin neuf ans plus tard, en 1832.

Le cahier est resté dans la maison de Cogolin, dans un placard mural. En y faisant des travaux dans les années 1960, Jean-Pierre Saglia, descendant d'Esmieu, l'a retrouvé et l'a conservé précieusement. En 1989 il l'a confié au musée de la Vallée à Barcelonnette, pour que le musée, comme M. Saglia nous l'a écrit, « éveille du temps les mots anciens serrés sur ces feuilles jaunies ».

Le récit de vie d'Esmieu a fait l'objet entre temps d'une réécriture littéraire, qui a été primée par l'Académie du Var et publiée par les *Annales de Haute Provence*¹. Cette réécriture a quelque peu altéré le texte, en le réorganisant pour que l'histoire coule mieux.

Dans l'édition que deux associations de Haute Provence, Sabença de la Valeia et Alpes de Lumière, préparent pour l'hiver 2001, nous nous tiendrons le plus près possible du récit d'Esmieu, en ne faisant qu'un minimum de concessions pour faciliter la lecture d'une écriture très phonétique².

1. Jean-Pierre DUBOIS, 1967. *Bulletin de la Société scientifique et littéraire des Alpes de Haute-Provence*, t. LX, LXI, 1969-1970.29.

2. Les deux éditeurs ont donné à lire à cinq chercheurs le récit d'Esmieu : Régis Bertrand, qui commente son adolescence marseillaise et a eu la patience de retrouver son contrat d'apprentissage; Laurence Fontaine, qui montre en quoi Esmieu, benjamin dont le destin ordinaire aurait été de devenir petit valet, a quelque peu forcé son destin; Jean-Louis Halperin (Faculté de Droit de Dijon) qui commente les rapports virtuoses d'Esmieu et de la justice en une

On renvoie donc le lecteur à ce volume qui contiendra l'intégralité du récit d'Esmieu et ses commentaires d'éclairage. Le présent article s'attache à ceux de ses souvenirs qui concernent le monde de la route et du voyage :

- D'abord sa descente à Marseille, à 11 ans.
- La poursuite de son voleur.
- Les tournées ordinaires de colportage.
- Les liens avec sa vallée de l'Ubaye natale de cet émigré en « Provence ».

LA DESCENTE À MARSEILLE

C'est un voyage initiatique. Il l'a longuement mûri dans sa tête, préparé matériellement, hors de l'avis puis contre l'avis de ses parents. Ici tout de suite une clef d'interprétation. Jean-Joseph n'est que le fils benjamin de la famille Esmieu (il a au-dessus de lui deux frères et une sœur). Il sait certainement que, s'il ne fait rien contre, son destin probable est de faire un jour un métier tout à fait subalterne, palefrenier, valet...

Mais il ne manque pas d'atouts : son père, « maître Laurent Esmieu » comme il l'appelle, outre son métier de paysan, fait le commerce des bœufs, entre Dauphiné et Provence. C'est donc aussi un homme de la route. De plus sa tante Derbez est aubergiste au Lauzet, le village voisin. Les conversations à table de son enfance ont dû être remplies de voyage, d'étapes, de commerce. Au-delà du cercle familial, c'est d'ailleurs pratique ordinaire dans la vallée que les jeunes adultes les plus débrouillards soient envoyés faire fructifier par le commerce ambulancier l'argent économisé dans les villages et l'y rapportent pour qu'il soit réinvesti : on y reviendra plus loin.

Jean-Joseph Esmieu, à son échelle d'enfant, prépare son voyage dans une logique qui ressemble à ça. Tout l'automne 1773, il a travaillé dur à piéger des grives avec des lèques, les a vendues au charcutier. Il a certes confié en théorie l'argent à son père pour que celui-ci constitue son futur pécule. Mais, pas très sûr de la suite, il en a également mis une partie directement dans sa poche (ou la ceinture de sa culotte). C'est avec cet argent détourné qu'il dit être parti à Marseille. Pendant quelques jours il a tanné ses parents pour organiser ce départ. Ceux-ci l'ont finalement pris sur le mode du jeu, caprice d'enfant, lui ont même préparé un petit sac, persuadé que dès l'étape du Lauzet (où sa tante tient l'auberge), le jeune garçon renoncerait.

Une incertitude, quand même : ce départ a-t-il bien été voulu par l'enfant, pour forcer son destin, comme il le raconte ? Ou bien s'est-il agi d'un

époque mouvante; René Merle qui situe ce commerçant traversant la Révolution comme indifférent et pourtant attentif aux opportunités qu'elle peut procurer à son commerce; Philippe Martel (CNRS Montpellier) qui s'attache à la langue d'Esmieu, à son passage de la parole à l'écrit et du provençal maritime au français. Quand le présent article a été écrit, d'ultimes recherches étaient en cours à Cogolin par Bernard Romagnan : *Esmieu sur la fin de sa vie, devenu notable*; ainsi qu'une troisième relecture critique de la transcription par Jean-Yves Roger.

départ accepté voire prévu par ses parents, pour un destin élémentaire de domestique, comme le pense Laurence Fontaine ? Les choses ne sont pas très claires, puisque par exemple l'enfant emporte avec lui de ces lettres de recommandation qui sont le sésame des Ubayens et de façon générale des émigrés des vallées fortement alphabétisées des Alpes – sa famille ou son voisinage ont donc bien accepté de les écrire. Mais la lettre qu'il montrera à son arrivée à Marseille ne recommande pas qu'on apprenne à l'enfant quelque métier noble de commerçant, mais seulement qu'on l'embauche comme petit valet.

En tout cas, si on s'en tient à son récit, une fois parti Esmieu a la ténacité de poursuivre, dans le mauvais temps de novembre, de se réveiller assez tôt au Lauzet pour ne pas rater des paysans qui, en route pour la Provence où ils s'embaucheront pour les labours, vont franchir la montagne vers Seyne. Et il connaît les étapes suivantes, les auberges : Seyne, Digne, Valensole, Gréoux. Là où il n'a pas de lettre de recommandation, sa parole, sa bonne connaissance de qui fait quoi, son enfance attendrissante aussi, font qu'il est accueilli, aidé, parfois même transporté. Le voici sur la route de la Durance puis celle d'Aix. Après les sentiers solitaires de la montagne, on voit dans sa description cette route se gonfler de voyageurs, jeunes et vieux, à pied comme lui, qui convergent pour descendre les uns vers la basse Provence à la saison de l'embauche des travailleurs, les autres vers la grande ville maritime, vers Marseille. Une route et ses étapes qui peuvent prendre des allures d'ANPE, quand à Venelles un bourgeois de Pertuis vient vers l'enfant et lui propose de le prendre comme petit laquais.

Je lui répondis que je ne me livrerais jamais à un état si bas, que j'avais toujours entendu dire à mon père qu'un valet de seigneur mourait dans la paille. « Votre père, me dit-il, est dans l'opulence, il a tort d'abandonner un enfant si jeune. » « – Mon père ne m'a pas abandonné, lui répondis-je, c'est moi que j'ai voulu quitter mon père. » « – Ah ! il paraît bien que vous êtes un petit arrogant. » « – Vous me jugez fort légèrement, Monsieur, lui dis-je. Sans me connaître et sans motif vous me blâmez témérairement. Il paraît que si j'étais à votre service j'étrénerais souvent votre canne. » *Il me quitta en balbutiant, en disant que j'étais un petit volontaire.*

Arrivé à Marseille, à la Porte d'Aix « où le cours vient en perspective », découverte de la grande ville :

Je fus étonné de voir tant de monde. Je demandais que fallait qu'il eusse arrivé quelque malheur que les gens s'étaient ramassés en foule sur cette grande place. Ceux à qui je m'étais adressé se mirent à rire en me disant : « Il paraît que jamais vous n'êtes venu à Marseille. Vous vous étonnez de voir tant du monde ensemble, vous en verrez bien d'avantage après-demain qui est dimanche. » J'entre dans la rue, en fait j'arrive au Cours. Étant noyé dans la populace, je ne savais plus où j'étais.

LA POURSUITE DU VOLEUR

Esmieu est victime de ce vol au début de la nuit du 4 mars 1793, dans une auberge de Solliès. Il connaît son voleur, un nommé Jean Imbert (patronyme ubayen), qui lui aussi touche au commerce et qui, pour détourner l'attention de sa victime, a créé une inondation dans l'écurie : Esmieu descend porter remède à son mulet, et Imbert disparaît avec une caisse de dix pouces d'hauteur remplie de dentelles. Valeur : 12 000 francs, prix de facture.

Esmieu part aussitôt à sa poursuite. La description de celle-ci remplit treize pages de son récit de vie (plus encore 17 pages pour les suites et péripéties judiciaires). C'est un morceau d'écriture étonnant :

– Il y a les marches forcées, de jour et de nuit, pendant presque six mois, pour retrouver à la fois les caches du butin et le voleur. Il lui court après jusqu'aux portes de Sisteron et Valence, et réussit enfin à le rattraper dans le Luberon. On apprend comment se procurer les montures, les nourrir, comment faire parler les uns et les autres dans les auberges.

– Il y a aussi la façon dont Esmieu louvoie et agit au milieu d'une justice complexe et inefficace, « qui n'est là (écrit Laurence Fontaine) que pour enregistrer les étapes, éventuellement fournir la force armée quand l'enquête le requiert et cueillir les coupables quand tout est consommé », mais qui sans l'action personnelle et harcelante d'Esmieu n'aurait rien fait, rien trouvé.

Ici encore, on est étonné de la culture pratique tous azimuts du personnage : vraiment débrouillard, cet Ubayen !

LES TOURNÉES ORDINAIRES DE COLPORTAGE

On va ne dégager que quelques thèmes. Pour en savoir plus, il faut lire Esmieu directement.

– *Les marchandises*. Il les transporte à dos quand les temps sont difficiles (avec des charges qui le plient au sol tant elles sont lourdes), avec un ou deux mulets quand ça va bien. Esmieu parle peu de locaux fixes où il déposerait une part de ses marchandises et à partir desquels il pourrait construire plusieurs tournées. Mais un autre Ubayen, Joseph Charpenel, du Châtelard, donnera ce genre de précision pour les tournées qu'il fera, initié par son père, à partir de 1818, toujours dans les pays de l'Argens³.

– *La route*. Elle est insécure. Esmieu y craint la solitude, ou tout autant les compagnons douteux (vite reconnus : ils sont mal habillés, mal rasés, ne portent rien sur eux ou peut-être un couteau, se collent à vous et vous interpellent dans une langue que vous ne comprenez pas). Il craint l'inconnu de la traversée des bois, du franchissement des cols et défilés. Il redoute l'arrivée de

3. « Les colporteurs de l'Ubaye en basse Provence. Suite de l'histoire de Joseph Charpenel du Châtelard », *Annales de Haute Provence* n° 291, 1981.

la nuit. Il en passe une en haut d'un arbre. (Il n'avait pas cette peur, enfant en Ubaye, où sa première étape s'était finie aussi en pleine nuit.) En situation d'extrême danger, il recourt à la prière, guère convaincu quand même.

– *Les auberges*. Fondamentalement, ce sont des lieux rassurants, le signe qu'il est arrivé, qu'il ne dormira pas dehors, que sa marchandise sera à l'abri, qu'il pourra manger, dormir, être soigné. Les aubergistes sont souvent décrits comme accueillants, compatissants. Il y a quelque chose d'un retour au ventre maternel. Bel épisode par exemple où, pour le soigner d'un énorme abcès à la jambe, la mère aubergiste n'hésite pas à souiller sa literie, à lui faire les soins d'asepsie qu'il lui décrit. Les auberges sont aussi des lieux de circulation d'information, où les collègues/concurrents s'observent, où les associations se préparent, et aussi où les voleurs peuvent être à l'affût.

– *Le souvenir du chemin*. Esmieu mémorise remarquablement bien les paysages qu'il traverse et auxquels il se repérera lorsqu'il devra repasser au même endroit. Même pour la grande course après le voleur, il sait trente ans après dire où tel village était par rapport à la route. Il se souvient de tous les noms – il fait peut-être une confusion, entre Gordes et Goult...

LES « PAYS »

Esmieu n'emploie que deux fois le mot (dont une qu'il place dans la bouche d'un tiers) pour désigner ses compatriotes ubayens. Mais il dit volontiers : « Il était de mon pays. »

Ces Valéians fixés comme lui en Provence forment un véritable réseau potentiel, dont il sait à chaque occasion découvrir les nœuds et s'appuyer sur eux. Sans eux, de toute évidence, l'enfant ne serait pas arrivé à Marseille. L'adolescent n'aurait pas appris la vie. L'adulte aurait été écrasé économiquement ou socialement.

On peut suivre à son propos l'analyse de Laurence Fontaine, qui dit qu'il était voué à devenir domestique et que tout en plus, en partant très jeune, il a en quelque sorte devancé l'appel et réussi ainsi à changer son sort.

Mais pour ma part, je suis frappé par l'ambiguïté des rapports d'Esmieu avec l'argent et avec son père.

Dans la vallée de l'Ubaye (comme dans beaucoup de pays d'origine du colportage ou de métiers d'expatriation nécessitant un capital de départ), l'argent prêté par la famille ou les notables du village doit, après avoir été valorisé, revenir au village, où pour une part il assure l'aisance du groupe familial⁴, pour une part il est réinvesti dans le système de prêt.

4. Aisance du groupe familial : les maisons des villages de colporteurs – Saint-Paul, Jausiers, Méolans... –, d'une taille et d'une qualité architecturale sans rapport avec les moyens que procureraient la seule agriculture autarcique, en témoignent à l'envie. Les églises paroissiales, les chapelles de confréries et leur mobilier peint et sculpté disent aussi l'aisance et l'ouverture sur l'extérieur du groupe villageois.

Or quelque part Jean-Joseph Esmieu se soustrait à cette règle. Parti, dit-il, avec ses économies, il ne revient pas, et ne ramène pas l'argent. Pendant son adolescence marseillaise, il ne donne pas signe de vie à sa famille – en tout cas il n'en fait aucune mention. (Peut-être néanmoins que sa famille, par le réseau des Valéians de Marseille, sait à peu près où est son fils...) Quand il remonte enfin au village, il a 18 ou 20 ans. Mais il n'y reste pas deux jours : une dispute éclate presque aussitôt avec ses frères qui lui ont apparemment subtilisé l'argent qu'il avait amené avec lui. De son point de vue, c'est un vol. Du point de vue de ses frères, c'est peut-être un légitime retour du capital... En tout cas ça en sera fini pour lui de la solidarité familiale.

On voit alors Esmieu régler autrement ses rapports argent/retour à la maison, retour au père. Lorsqu'enfin il trouve son futur métier et ce Rainaud qui accepte de l'initier au commerce, il noue vraiment avec lui les relations qu'il avait rompues avec sa famille de sang. Récit d'Esmieu, au retour de sa première tournée :

Arrivé chez mon protecteur, voyant ma caisse assez petite, il la visita, me dit : « Tu n'as presque plus rien. Voyons l'argent que tu as fait. » L'ayant compté, il trouva extraordinaire que dans si peu de temps, j'eusse tant fait d'argent. [...] Il fit tout de suite mon inventaire et trouva que j'avais gagné cinquante francs. Il en fut content et m'en fit compliment en me serrant dans ses bras. Mon père ici n'aurait pas fait d'avantage.

Et, pour rester dans les paroles mêmes d'Esmieu, après deux nouvelles années de tournée hors de Toulon il revient voir celui qu'il nomme alors son libérateur :

Je le remarquais comme mon père. Et ce brave homme me recevait comme son fils. Épanchement entre ces deux hommes. Ils dorment ensemble puis le lendemain déjeunent avant de se séparer en pleurant. Comme un bon père envers un bon fils, cette séparation fut pour toujours puisqu'il mourut six mois après, âgé de 68 ans. Esmieu a alors sans doute réglé ses dettes morales et affectives car il ne reparlera plus de sa famille ubayenne.

En croisant le récit d'Esmieu avec des témoignages un peu plus tardifs comme celui des Charpenel du Châtelard, on mesure l'organisation et l'efficacité de ce système ubayen de métiers hors de la vallée : alphabétisation précoce, initiation dès l'enfance au commerce et au voyage, et puis cette solidarité valéiane dans et plus encore hors de la vallée, ces « pays » sur lesquels Esmieu systématiquement se fonde.

Une fois ces repères en place on comprend mieux dans quel contexte et quelle culture d'autres Ubayens, plus jeunes qu'Esmieu d'à peine un quart de siècle, ont su et osé en 1805 franchir l'Atlantique pour aller voir quelles entreprises ils pourraient fonder en Louisiane et au Mexique.